

Olivia Lévy

AU
SECOURS !
J'AI DES
ENFANTS !

Petites et grandes
réflexions sur la famille

CHAPITRE I

QUELQUES STATISTIQUES

Pour plonger dans notre sujet, quoi de mieux que de nous pencher sur quelques chiffres concernant la famille. À nous les statistiques!

On le sait, on le voit, les familles au Québec, tout comme celles du Canada, sont de moins en moins nombreuses, plus diverses et variées. Il n'y a qu'à regarder autour de nous, on a moins d'enfants qu'autrefois et, dans la grande majorité des cas, on les a désirés, on a planifié leur venue, parfois même jusqu'à rêver d'accoucher à la maison ou dans l'eau, sous des airs de musique classique ou des chansons d'Ariane Moffatt. J'exagère... à peine!

Un enfant, c'est sacré; nous en avons parfois un seul, deux, trois, rarement plus. Nous sommes aussi des parents plus âgés. Est-ce pour cette raison que nous surprotégeons nos enfants? Peut-être... On se sépare aussi, de plus en plus, puis on recommence, on se remet en couple, on forme une famille recomposée, ou encore on préfère vivre seul... La vie en solo

est désormais le mode de vie le plus répandu tant au Québec qu'au Canada, et dans de nombreux pays, d'ailleurs.

D'entrée de jeu, une statistique choc retient mon attention : depuis 2016, le type de ménage le plus commun au pays est composé d'une personne. Une première. Plus précisément, parmi la population, 28 % vit seule (au Québec, c'est 33 %), 26 % est en couple sans enfants, 26 % est en couple avec enfants, 9 % est monoparentale, et 11 % vit dans un autre type de ménage (multigénérationnel, notamment).

La famille a donc pris tout un coup. Elle n'est plus le modèle majoritaire. Cette vie ne serait-elle donc plus convoitée, appréciée, inspirante ?

La vie en solo

Plusieurs personnes préfèrent désormais vivre seules, sans aucune contrainte. Et souvent, il faut le mentionner, elles sont heureuses de ce choix.

« Je ne pense pas avoir envie de vivre en couple à nouveau ou même en famille recomposée », me confie une amie divorcée de 55 ans, dont les enfants ont quitté le foyer. « Je fais ce que je veux tout le temps, sans que personne me juge », ajoute-t-elle.

« Je suis tellement bien seul, une semaine sur deux. Ça me convient tout à fait et je ne pense pas revivre avec qui que ce soit », me lance au téléphone un ami de 36 ans, qui a une fille de 6 ans en garde partagée.

C'est vrai qu'il y a des moments où je rêve d'être seule, moi aussi, chez moi ou à l'autre bout du monde, sur une plage déserte...

Selon Sébastien Larochelle-Côté, directeur adjoint chez Statistique Canada, plusieurs raisons expliquent ce phénomène grandissant. Le vieillissement de la population est partiellement en cause, les personnes âgées étant plus susceptibles de vivre seules que les plus jeunes. Ce n'est cependant pas le seul

facteur : les personnes âgées de 25 à 60 ans sont également plus susceptibles de vivre seules qu'il y a trente ans. Un phénomène qui touche tout particulièrement les hommes : « Bien que le partage des responsabilités parentales soit à la hausse, à la suite d'une séparation ou d'un divorce, les enfants risquent davantage d'avoir le domicile de leur mère en tant que principal lieu de résidence. Les pères sont donc plus nombreux à vivre seuls au moins pendant une certaine période », écrit-il. Il faut dire que les taux de dissolution des familles et de divorce sont en hausse depuis de nombreuses années déjà, résultat de la législation en matière de divorce en 1968 et de sa modernisation en 1986.

Il explique également qu'au Québec, à partir du ^{xx}e siècle et particulièrement après la Révolution tranquille, la société a connu une certaine évolution : elle est devenue un peu plus individualiste, ce qui peut avoir mené un plus grand nombre de personnes à vivre seules, par choix.

Notre société a formidablement évolué en un demi-siècle. La composition de nos ménages aussi. Avec la Loi sur le divorce, le travail des femmes et l'essor de l'individualisme, l'option de vivre seul est attirante. Et, surtout, elle n'est plus taboue. Ce n'est plus une tare de vivre seul. Bridget Jones n'est plus d'actualité, beaucoup moins en tout cas.

On a moins d'enfants

Je décide d'appeler ma démographe préférée pour en savoir plus sur les ménages minoritaires, ces excentriques qui ont décidé de fonder une famille. Des années après mon premier livre sur le mariage (*Oui, je le veux!*), je retrouve Chantal Girard, fidèle au poste à l'Institut de la statistique du Québec.

— Quel plaisir de vous retrouver ! Deux enfants plus tard, me revoici donc, toujours en vie, en train d'écrire un livre sur la famille.

— Plaisir partagé, me répond la démographe. Et je suis en compagnie de deux jeunes collègues. Il faut bien préparer la relève, je ne serai pas là éternellement.

— Bien vu, Chantal, vous avez raison, vive la relève !

Nous discutons ensemble des naissances. En 2020, il y a eu 81 850 naissances au Québec. On peut deviner l'effet de la pandémie de COVID-19, puisque ce nombre est un peu moins élevé qu'en 2019 (84 200 naissances), en 2018 (83 840 naissances) ou en 2017 (83 855 naissances). En 2016, on en comptait 86 324, et plus de 88 000 chaque année entre 2009 et 2014.

Ces chiffres sont impressionnants, mais bien loin des pointes de 1990 et de 1979, où le nombre annuel de naissances frôlait les 100 000. Selon le *Bilan démographique du Québec – Édition 2020*, publié par l'Institut de la statistique du Québec, «le sommet historique a été enregistré en 1959, au cœur du baby-boom, alors que 144 500 enfants sont nés».

Selon Chantal Girard, une partie des changements familiaux sont en lien avec l'évolution des relations hommes-femmes. Il y a l'égalité juridique des femmes, leur autonomie financière associée à une scolarité plus grande, et leur place au sein du marché du travail qui ne cesse de croître avec les années. «C'est un aspect important dans le fait que les familles soient plus petites qu'il y a quelques décennies.»

Résultat ? «Au Québec, le nombre moyen d'enfants par femme est passé sous le seuil de remplacement des générations – de l'ordre de 2,1 enfants dans les pays développés – en 1970», peut-on lire dans le rapport de l'Institut de la statistique du Québec. Après un creux historique à 1,36 en 1987, il a ensuite augmenté, puis est redescendu, puis a augmenté de nouveau... «La remontée enregistrée à la fin de la décennie 2000 a ramené la fécondité à un niveau légèrement supérieur à celui du début des années 1990 et semblable à celui du milieu des années 1970.»

L'indice synthétique de fécondité au Québec oscille désormais autour de 1,6 enfant par femme depuis 2006. Ces chiffres sont légèrement supérieurs à la moyenne canadienne, mais inférieurs à ceux de nos voisins du Sud, les États-Unis, qui connaissent pourtant leur plus bas niveau de fécondité depuis 2018 avec un peu plus de 1,7 enfant par femme. Dans les autres pays industrialisés, l'indice de fécondité ne dépassait pas 1,8 enfant en 2019, sauf chez les irréductibles Français, avec un taux de 1,84.

L'âge de la mère augmente

Au Québec, l'âge moyen à la maternité est passé de 27,3 ans en 1976 à 30,8 ans en 2019. Le seuil des 30 ans a été franchi en 2011. L'âge moyen des mères à la naissance du premier enfant est de 29,2 ans; il est de 31,3 ans pour le deuxième et de 32,7 ans pour le troisième.

Je suis, à ce sujet, au-dessus de la moyenne. J'ai eu Inès, mon premier enfant, à 35 ans, puis Romain, à 37 ans. Je ne me suis jamais trop sentie « vieille » par rapport aux autres mères, sauf peut-être une fois.

Ma fille Inès, qui avait 9 ans, m'a dit un jour :

— Maman, la mère de ma copine de classe Alix, tu sais, celle qui fait catéchisme, elle vient de fêter ses 30 ans.

— Oh... Elle est vraiment très, très jeune. (J'ai failli dire que c'était la Sainte Vierge, je me suis retenue !)

— Et toi, maman, tu vas avoir 45 ans ? Tu n'es pas un peu... vieille ?

— Bon, bon, bon... Je suis une femme et une mère épanouie, ma chérie... J'ai une grande maturité.

Il faut dire que cette maman de 30 ans a cinq enfants et une allure d'adolescente. On ne la laisserait pas acheter de bière au dépanneur, même si elle se présentait en compagnie de ses jeunes. On la prendrait pour la sœur aînée de la famille. Non,

non, je n'exagère pas. Et non, je ne suis pas jalouse, ce sont des faits. Purement des faits. Pendant que je profitais pleinement de la vie à 21 ans, elle était déjà mariée et donnait naissance à son premier enfant. La pauvre... Non, non, je ne juge pas. Mais moi, à 20 ans, je découvrais le monde et je faisais la fête (de manière modeste et calme, je vous le jure).

Je reprends mes esprits :

— Tu vois, Inès, je ne juge pas du tout. Mais c'est bien de profiter de sa jeunesse, de vivre un peu avant d'avoir des enfants. C'est ce que j'ai fait et je vais fêter mes 45 ans dans un mois. Tu as de la chance, on va faire une grande fête et tu pourras en profiter pleinement.

— Et moi, maman, je vais t'offrir deux ballons, un énorme 4 et un énorme 5, juste pour toi.

— Génial ! Et puis, Inès, je vais t'expliquer quelque chose. À ce rythme-là, quand la mère d'Alix fêtera ses 45 ans dans quinze ans, ta copine sera peut-être déjà mère de famille.

— Quoi ?

— Oui, oui. Tu peux faire le calcul, Alix aura 25 ans. Tu sais, ma chérie, tu as tout le temps. Profite !

— ???

— C'est mathématique, chérie...

Des familles venant du monde entier

Parlant de mathématiques, revenons à nos statistiques. Celles-ci démontrent que les familles québécoises sont de plus en plus diverses et proviennent de différents pays.

La proportion de naissances comptant au moins un parent né à l'extérieur du Canada est passée de 21,3 % à près de 32,6 % entre 2000 et 2018, tandis que, en 1980, elle était à 12,6 %. En 2019, 32,6 % des enfants avaient un parent né à l'étranger. « Cette hausse s'explique surtout par des naissances issues des deux parents nés à l'extérieur du pays, dont la part est passée

de 7 à 13 %, entre 1980 et 2000, puis à 22 % en 2019, explique Chantal Girard. Ça augmente de manière importante, ça suit les flux d'immigration au Québec. Actuellement, les pays d'où viennent les parents sont la France, le Maroc, Haïti, l'Algérie, principaux pays d'immigration. Les nouveaux arrivants migrent souvent au Québec alors qu'ils sont de jeunes adultes, ça a donc un effet sur les naissances.»

Je fais partie de ces statistiques : mon mari, Monsieur A, est né à Paris, en France, et moi à Montréal de parents français. Nos deux enfants, Inès et Romain, sont tous les deux nés à Montréal. Je vois bien que, autour de moi, de nombreux parents viennent de l'étranger et que c'est une vraie richesse de côtoyer au quotidien des familles de diverses origines, on ne le dira jamais assez.

Le mariage...

Au Québec, 62 % des naissances surviennent hors mariage. Cette part a dépassé 60 % en 2006 et est supérieure à 50 % depuis 1995. On le sait, les Québécois ne se marient plus, ou presque plus, et sont les champions du monde «des conjoints de fait». J'ai déjà écrit un livre sur les bienfaits du mariage, je ne vais pas en rajouter ! Pas question de vous énumérer encore les avantages du mariage... même si vous le méritez... car vous n'avez pas encore bien saisi le message...

Cela dit, dans les pays industrialisés, encore une fois, c'est une tendance lourde. En Islande, 70 % des bébés sont nés de parents qui n'étaient pas mariés ; en France, 61 % ; en Suède, 55 % ; aux États-Unis, 40 % ; en Allemagne, 34 % ; en Suisse, 25 % ; en Grèce, 11 %.

Là, évidemment, je ne fais pas partie de la majorité : j'étais déjà mariée lorsque j'ai eu mes deux enfants et je le suis toujours, près de vingt ans plus tard. Incroyable, mais vrai ! Applaudissez-moi. Car oui, je le mérite : je défie les statistiques.

«La propension à se marier demeure très faible au Québec. En 2019, l'indice de primonuptialité indique que seulement 28 % des hommes et 31 % des femmes se marieraient au moins une fois avant leur 50^e anniversaire si les taux de nuptialité demeuraient constants au niveau de 2019», précise le rapport de l'Institut de la statistique du Québec.

Au Québec, on ne se marie presque pas et, quand on le fait, c'est désormais à 30 ans, ou une fois qu'on a des enfants, en petit comité, avec, comme célébrant, très souvent un ami ou un membre de la famille.

Je me souviens d'avoir assisté il y a quelques années à un joli mariage : des amis, qui ont à peu près le même âge que Monsieur A et moi. Ils se sont unis à Montréal, dans leur ruelle fleurie, avec quelques proches et parents, et leurs enfants de 6 et 10 ans. C'était très intime, un beau jour de juillet, et nous en gardons un souvenir merveilleux. Les mariés, très émus, pleuraient tous les deux comme une Madeleine ! Mes enfants, qui étaient présents (ils avaient 6 et 7 ans à l'époque), se sont demandé : « Ils pleurent ? Mais pourquoi ? Ils ne sont pas heureux de se marier ? »

Puis, reprenant leurs esprits, Inès et Romain m'ont interrogée :

— Mais maman, pourquoi nous n'avons pas été invités à votre mariage ? Ce n'est pas juste, on adore les mariages.

— C'est parce que vous n'étiez pas nés, les enfants. Nous nous sommes mariés en 2002.

— Et nous n'étions pas là ?

— Euh... non. Il y avait une vie avant vous... Le monde existait... sans vous... Désolée de vous dire ça, les enfants. Nous nous sommes mariés en 2002, et vous, vous êtes nés en quelle année ?

— Moi en 2010, Romain en 2012.

— Voilà !

— Oh! Mais pourquoi vous vous êtes mariés si tôt et sans nous? Vous ne voulez pas vous remarier et nous inviter?

— Euh... non, pas vraiment. Je ne suis pas Céline Dion. Je ne vais quand même pas me marier deux fois ou renouveler mes vœux.

— Oh! Allez! On aimerait organiser une fête.

— Nous sommes déjà mariés, les chéris.

— On aimerait vous célébrer...

— D'accord, alors peut-être en 2022, pour nos vingt ans de mariage.

— Oui! Oui! Et tu vas reporter ta robe de mariée?

— Euh... on verra.

Je suis ravie de voir que mes enfants sont très excités par les mariages... Ils sont encore jeunes, me direz-vous, ils ne saisissent pas encore bien l'engagement que cet événement représente. Je ne leur ai même pas bourré le crâne. Je vous le jure, ce n'est pas mon genre. Ça doit être dans leur ADN...

Au-delà du modèle traditionnel

Bon, c'est bien beau, le mariage, mais qu'en est-il des séparations et des divorces? En 2016, on observe qu'il y a de plus en plus de familles recomposées. Au Québec, elles représentent 16 % des familles, et environ 12 % dans le reste du Canada.

«Les familles recomposées existent depuis longtemps, mais à une certaine époque, c'était le veuvage qui en était la cause», précise Chantal Girard. Les familles se transforment, évoluent. «De nos jours, on sait que les séparations sont plus nombreuses, mais on a de la difficulté à le mesurer. Statistique Canada ne comptabilise plus les divorces, et les séparations des couples en union libre ne laissent pas de traces juridiques. C'est donc difficile d'avoir des résultats précis», ajoute-t-elle.

On sait néanmoins, grâce à différentes études, que les séparations se produisent en moyenne quand l'enfant a 3 ou

4 ans dans le cas des unions libres, et 7 ans dans le cas des mariages. On constate également que les familles «intactes» diminuent et représentent 62 % des familles québécoises.

Les familles monoparentales sont aussi de plus en plus nombreuses. Au Québec, en 2016, 29,5 % de l'ensemble des familles avec enfants recensées sont des familles monoparentales et les trois quarts sont dirigées par des femmes.

«J'ai adopté ma fille, seule. Je ne le regrette pas, mais il y a des moments où j'aimerais bien avoir du répit et plus de soutien, me confie Carole, 39 ans. Je le savais dès le départ que ce ne serait pas facile, je voulais un enfant plus que tout, c'est ma plus grande joie.»

Et que dire des familles homoparentales? Selon le recensement de 2016, il y avait 72 880 couples de même sexe au Canada en 2016, ce qui représentait 0,9 % de l'ensemble des couples. Environ un couple de même sexe sur huit (12 %) avait des enfants à la maison, comparativement à environ la moitié de sexe opposé. Le tiers des couples de même sexe sont mariés au Canada. Cette proportion est un peu moindre au Québec, sans surprise.

Les maisons intergénérationnelles, bien qu'encore très marginales, sont cependant de plus en plus nombreuses. Au Canada, en 2016, on comptait 2,2 millions de personnes qui avaient fait le choix de réunir sous le même toit grands-parents, parents et petits-enfants. En tout, 2,9 % des ménages comptent trois générations qui vivent dans la même maison. Évidemment, les défis sont nombreux à vivre tous, au quotidien, dans le même domicile. Tout cela a un coût aussi: il faut disposer de l'espace nécessaire et, pour éviter les disputes, avoir deux entrées, des salons séparés, deux cuisines parfois, afin que chacun ait son intimité. Il reste que, depuis la pandémie, beaucoup de gens y pensent.

Le phénomène Tanguy

Quelques mots sur le phénomène des Tanguy? Eh oui, les enfants habitent de plus en plus longtemps avec leurs parents. On ne se débarrasse plus d'eux comme avant! Selon Statistique Canada, 42 % des jeunes âgés de 20 à 29 ans vivaient avec leurs parents en 2011, contre 27 % en 1981. Ouf... Par ailleurs, 25 % des jeunes de 25 à 29 ans n'ont pas encore quitté le nid familial, contre 11 % en 1981. Ça fait mal. Oui, les conditions économiques et le coût de la vie plus élevé sont en partie la cause de cette vie éternelle chez les parents. Les études aussi, plus longues. Les jeunes hommes (64 % des 20 à 24 ans) vivent plus longtemps également chez leurs parents que les jeunes femmes (55 % des 20 à 24 ans). Des raisons culturelles expliquent ce phénomène: 52 % des jeunes qui appartiennent à une minorité visible vivent encore chez leurs parents.

— Maman, j'aimerais vivre toute ma vie avec vous, me dit Inès, 10 ans.

— Ah oui? Vraiment?

— Oui, maman.

— Ne t'inquiète pas, Inès, quand tu auras 17 ou 18 ans, ou même avant, je suis certaine que tu voudras nous quitter au plus vite.

— Oh non! Jamais! Vous êtes trop cool comme parents!

— Ah, ça, c'est vrai. Enfin, pour l'instant...

Les parents d'aujourd'hui sont plus « cool » qu'autrefois: on a alors envie de rester plus longtemps avec eux. La vérité sort de la bouche des enfants. Ce n'est pas un sujet étudié par les démographes, mais je pense qu'il faudrait s'y pencher sérieusement. Il n'y a pas juste l'aspect économique.

Pour finir, quels sont les prénoms les plus populaires, au Québec, qu'on donne actuellement aux poupons? C'est Olivia qui remporte la première place en 2020! Peut-être penserez-vous que j'ai du pouvoir sur les statistiques, mais je n'y suis pour

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
Chapitre 1 Quelques statistiques	17
Chapitre 2 La famille en crise. Entrevue avec Diane Pacom, sociologue	29
Chapitre 3 Le choc de la maternité	37
Chapitre 4 Le manque de temps	53
Chapitre 5 Les enfants d'abord. Entrevue avec le Dr Jean-François Chicoine, pédiatre	63
Chapitre 6 La tolérance (ou comment apprendre à gérer les conflits). Entrevue avec le Dr François St Père, psychologue	75
Chapitre 7 Le rôle de notre vie	89
Chapitre 8 Tout avoir, au quart de tour. Entrevue avec la D ^{re} Christine Grou, psychologue et présidente de l'Ordre des psychologues du Québec	109
Chapitre 9 La conciliation travail-famille	119
Chapitre 10 La révolution n'est pas terminée. Entrevue avec Maude Boulet, professeure adjointe à l'École nationale d'administration publique (ENAP)	131

Chapitre 11	Les pères. Entrevue avec Valérie Harvey, sociologue	139
Chapitre 12	Je suis bordélique... ..	155
Chapitre 13	Ralentir	161
Chapitre 14	La perfection	171
Chapitre 15	La famille en temps de COVID-19. Entrevue avec la D ^{re} Anne Raynaud, psychiatre	191
Chapitre 16	Le télétravail, pour notre bien-être	201
Conclusion		215
Bibliographie		221
Remerciements		227